**Gérard Bessette** (1920-2005)

***Le Libraire*** (1960)

M. Chicoine, les bras étendus comme un nouveau riche qui veut faire admirer ses propriétés, paraissait ravi :

- Eh bien ! qu'est-ce que vous en pensez, Monsieur Jodoin ? me demanda-t-il triomphalement. Est-ce que ça vous surprend un peu ? Vous ne vous attendiez peut-être pas à trouver une pareille collection dans une petite ville comme Saint-Joachim ?

Je compris qu'il voulait que je fasse le tour des rayons et je m'exécutai. Au passage, je saisis les noms de certains auteurs : Gide, Maeterlinck, Renan, Voltaire, Zola...

— Hein ? Qu'est-ce que vous en pensez ? redemanda M. Chicoine l'œil animé, épiant ma réaction.

Je trouvais son attitude un peu bébête. Il eût été si simple de placer ces livres avec les autres dans la boutique. Nous n'étions pas au Collège Saint-Étienne. Chicoine était maître chez lui.

— Qu'en pensez-vous ?

Je lui dis qu'il possédait plus de livres que je ne l'avais cru et que sa collection me paraissait assez complète.

Léon Chicoine me dévisagea avec un air de surprise, d'anxiété même, peut-être plus à cause du ton ennuyé de mes paroles que de leur sens. Mais sentant sans doute qu'il s'était aventuré trop loin pour reculer, il jugea séant de préciser agressivement ses positions :

— Vous vous imaginez que je maintiens ce stock dans le but de faire de l'argent ? Eh bien ! vous avez tort. C'est tout le contraire. Je le maintiens parce que je crois à la liberté individuelle.

Comme je me contentais de hocher la tête, il reprit d'un ton pugnace :

— S'il vous venait à l'esprit d'ébruiter cet entretien, je vous préviens que je nierais absolument tout avec la dernière énergie. Nous verrons bien, de vous qui venez d'arriver ici ou de moi qui jouis auprès de mes concitoyens d'une excellente réputation, nous verrons bien lequel des deux on croira. Ai-je besoin d'ajouter que pareille divulgation marquerait la fin de votre emploi ici ?

Ce fut à mon tour de le dévisager. Son aspect me surprit. Toute coloration avait disparu de sa face. Une titillation agitait ses joues flasques. Ses yeux perçants, un peu hagards, me fixaient un instant pour glisser sur les rayons de livres et revenir à moi. Je compris soudain qu'il avait peur. Quelle autre raison d'ailleurs aurait-il eue de m'attaquer ainsi, de me supposer des projets de délation, de me menacer de renvoi ?

Alors, au lieu de me fâcher, de rétorquer acerbement, j'éprouvai tout à coup de la sympathie, presque de la compassion pour Léon Chicoine. [...]

Puis il s'est mis à me recommander de ne vendre ces livres qu'à des « personnes sérieuses », en usant de la plus grande circonspection.

J'ai trouvé que, après le serrement de mains, risible si l'on veut mais peut-être non dépourvu d'une certaine... noblesse, le patron se replongeait trop rapidement dans des détails utilitaires. J'en éprouvai de l'humeur. D'autant plus que j'étais honteux de ma tirade ; honteux d'avoir perdu pied ainsi. Avec une certaine rudesse, je lui demandai de me préciser ce qu'il entendait par « personnes sérieuses ». Il me parut un peu confus et se lança dans une explication embrouillée d'où il ressortait à peu près que les personnes sérieuses étaient celles à qui on pouvait vendre ces livres sans risques. Bien sûr, M. Chicoine n'a pas exprimé cela en toutes lettres. Il a invoqué la liberté de pensée, le droit à l'information, l'infantilisme de notre peuple, la constipation de nos censeurs, etc., etc. Je l'écoutais à peine. Non pas que, selon moi, il eût tort. Mais ça manquait, me semblait-il, de conviction.

Il a terminé en m'expliquant pourquoi il se voyait forcé de débiter les livres du capharnaüm de 75 % à 100 % plus cher que les autres : leur roulement au ralenti faisait stagner un capital sérieux, « sans parler des autres risques... ».

Ces considérations ne m'intéressaient pas. Je l'ai dit à M. Chicoine. Que le but du capharnaüm ne fût pas purement mercantile, je n'en demandais pas davantage. Autrement, n'est-ce pas, à quoi bon ? D'ailleurs je me sentais épuisé. J'ai mis la clef dans ma poche et je suis sorti.

***Jacques Ferron*** (1921-1985)

***Contes du pays incertain*** (1962)

Une nuit, le mari s'éveilla ; sa femme accoudée le regardait. Il demanda : « Que fais-tu là ? » Elle répondit : « Tu es beau, je t'aime. » Le lendemain, au petit jour, elle dormait profondément. Il la secoua, il avait faim. Elle dit :

- Dors encore ; je te ferai à dîner.

- Et qui ira travailler ?

- Demain, tu iras. Aujourd'hui, reste avec moi. Tu es beau, je t'aime.  
 Alors, lui, qui était surtout laid, faillit ne pas aller travailler. Il faisait bon au logis ; ses enfants éveillés le regardaient de leurs yeux de biche ; il aurait aimé les prendre dans ses bras et les bercer. Mais c'était l'automne ; il pensa au prix de la vie ; il se rappela les autres enfants, trois ou quatre, peut-être cinq, morts en Abitibi, fameux pays. Et il partit sans déjeuner.

Le soir, il se hâta de revenir ; ce fut pour trouver la maison froide. Sa femme et les enfants avaient passé la journée au lit, sous un amas de couvertures. Il ralluma le feu. Quand la maison fut réchauffée, les enfants se glissèrent en bas du lit. Puis la femme se leva, joyeuse. Elle tenait dans sa main une petite fiole de parfum, achetée quelques années auparavant, une folie si agréable qu'elle l'avait conservée intacte. La fiole elle déboucha, le parfum elle répandit sur la tête de son mari, sur la sienne, sur celle des enfants ; et ce fut soir de fête. Seul le mari boudait. Mais durant la nuit il se réveilla ; sa femme penchée disait : « Tu es beau, je t'aime. » Alors il céda.

Le lendemain, il n'alla point travailler ni les jours suivants. Après une semaine, sa provision de bois épuisée, il avait entrepris de démolir un hangar attenant à la maison. Le propriétaire de s'amener, furieux. Cependant, lorsqu'il eut vu de quoi il s'agissait, il se calma. La femme était aussi belle que son mari était laid. Il la sermonna doucement. Il parlait bien, ce propriétaire ! Elle aurait voulu qu'il ne s'arrêtât jamais. Il lui enseigna que l'homme a été créé pour travailler et autres balivernes du genre. Elle acquiesçait ; que c'était beau, ce qu'il disait ! Quand il eut séché sa salive, il lui demanda :

« Maintenant, laisseras-tu travailler ton mari ? »

1. Non, répondit-elle, je l'aime trop.
2. Mais cette femme est folle, s'écria le propriétaire.

Le mari n'en était pas sûr. On fit venir des curés, des médecins, des échevins. Tous, ils y allèrent d'un boniment. Ah, qu'ils parlaient bien ! La femme aurait voulu qu'ils ne s'arrêtassent jamais, au moins qu'ils parlassent toute la nuit. Seulement quand ils avaient fini, elle disait : « Non, je l'aime trop. » Eux la jugeaient folle. Le mari n'en était pas sûr.

Un soir, la neige se mit à tomber. La femme qui, depuis leur arrivée à Montréal, n'avait osé sortir, terrifiée par la ville, s'écria :

1. Il neige ! Viens, nous irons à Senneterre. Et de s'habiller en toute hâte.
2. Mais les enfants ? demanda le mari.

- Ils nous attendront ; la Sainte Vierge les gardera. Viens, mon mari, je ne peux plus rester ici.

Alors il jugea lui-même que sa femme était folle et prit les enfants dans ses bras. Elle était sortie pour l'attendre dans la rue. Il la regarda par la fenêtre. Elle courait en rond devant la porte, puis s'arrêtait, ne pouvant plus attendre.

* Nous irons à Malartic, criait-elle, nous irons à Val-d'Or ! Un taxi passait. Elle y monta.

**Hubert Aquin** (1929-1977)

***Prochain épisode*** (1965)

Le roman que j'écris, ce livre quotidien que je poursuis déjà avec plus d'aise, j'y vois un autre sens que la nouveauté percutante de son format final. Je suis ce livre d'heure en heure, au jour le jour ; et pas plus que je ne me suicide, je n'ai tendance à y renoncer. Ce livre défait me ressemble. Cet amas de feuilles est un produit de l'histoire, fragment inachevé de ce que je suis moi-même et témoignage impur, par conséquent, de la révolution chancelante que je continue d'exprimer, à ma façon, par mon délire institutionnel. Ce livre est cursif et incertain comme je le suis ; et sa signification véritable ne peut être dissociée de la date de sa composition, ni des événements qui se sont déroulés dans un laps de temps donné entre mon pays natal et mon exil, entre un 26 juillet et un 24 juin. Écrit par un prisonnier rançonné à dix mille guinées pour cure de désintoxication, ce livre esi le fruit amer de cet incident anecdotique qui m'a fait glisser de prison en clinique et m'oblige, pendant des jours et des jours, à m'occuper systématiquement pour ne pas me décourager. Ce livre est le geste inlassablement recommencé d'un patriote qui attend, dans le vide intemporel, l'occasion de reprendre les armes. De plus, il épouse la forme même de mon avenir : en lui et par lui, je prospecte mon indécision et mon futur improbable. Il est tourné globalement vers une conclusion qu'il ne contiendra pas puisqu'elle suivra, hors texte, le point final que j'apposerai au bas de la dernière page. Je ne me contrains plus à pourchasser le spectre de l'originalité qui, d'ailleurs, me maintiendrait dans la sphère azotée de l'art inflationnaire. Le chef-d'œuvre qu'on attend n'est pas mon affaire. Je rêve plutôt d'un art totalitaire, en genèse continuelle. La seule forme que je poursuis confusément depuis le début de cet écrit, c'est la forme informe qu'a prise mon existence emprisonnée : cet élan sans cesse brisé par l'horaire parcellaire de la réclusion et sans cesse recommencé, oscillation binaire entre l'hypostase et l'agression. Ici, mon seul mouvement tente de nier mon isolement ; il se traduit en poussées désordonnées vers des existences antérieures où, au lieu d'être prisonnier, j'étais propulsé dans toutes les directions comme un missile débauché. De cette contradiction vient sans doute la mécanique ondulatoire de ce que j'écris : alternance maniaque de noyades et de remontées. Chaque fois que je reviens à ce papier naît un épisode. Chaque session d'écriture engendre l'événement pur et ne se rattache à un roman que dans la mesure illisible mais vertigineuse où je me rattache à chaque instant de mon existence décomposée. Evénement nu, mon livre m'écrit et n'est accessible à la compréhension qu'à condition de n'être pas détaché de la trame historique dans laquelle il s'insère tant bien que mal.

**Victor-Lévy Beaulieu** (1945)

***Race de monde*** (1969)

Machine Gun est un homme d'honneur. Fidèle à sa parole, il a cambriolé la Banque Canadienne Nationale hier, aidé en cela par trois acolytes. Tous les quatre étaient masqués. Un seul n'était pas armé, soit celui qui recueillait la galette en criant :

- Des gros bills ! des gros bills !

Personne dans la banque ne s'est opposé à l'activité des trois gangsters, quoique tous les guichetiers possédassent dans l'un de leurs tiroirs un pistolet chargé dont, il est vrai, ils n'ont jamais appris à se servir. Seul coup de théâtre qui a mis dans tout cela un peu d'animation : une vieille dame s'est évanouie après avoir pissé dans sa keullotte en voyant Machine Gun mettre tout le monde en joue.

Trois mille dollars et des poussières qu'ils ont raflés, les gangsters. Hélas ! peut-être n'en profiteront-ils jamais, les bandits de l'argent, car ils ont été arrêtés au sortir de la banque par une dizaine de policiers très calmes derrière leur panneaux de verre blindé. Deux heures plus tard, les portes de la Banque Canadienne Nationale rouvraient comme si de rien n'avait été.

- Un fait divers, a dit Ali Fanfaron. C'est un fait divers.

Le dîner dans la cuisinette de la banque fut animé. À cause de Claude Doirier, de *Montréal-Matin* et de CJMS, qui se suçait le crayon tout en faisant semblant de prendre des notes. Comment ça s'est passé ? Pas de blessés ? C'est plate, plate, plate. Seulement trois mille dollars, le vol ? Est-ce que ça valait la peine d'envoyer l'as reporter de *Montréal-Matin* et de CJMS, oui !

- Et vous, Monsieur Beauchemin, vous ne dites rien. Aucune idée quant à l'identité des malfaiteurs ? me demanda Claude Doirier.

1. C'est Machine Gun qui a fait le coup. Machine Gun est mon frère. Et comme Claude Doirier est très intelligent, il a dit :
2. On a parlé d'un complice, serait-ce vous ?

Une clameur a secoué la cuisinette. Les policiers ont été appelés. Bip. Bip. Claude Doirier a téléphoné son scoup à CJMS. Bip. Bip. Les policiers m'ont mis les menottes, et j'ai été conduit au poste. Interrogatoire. Long. Heureusement que Machine Gun a su convaincre les détectives de mon innocence car sans ça j'aurais couru le risque de pourrir pendant cinq ou dix ans à Bordeaux.

— Qu'est-ce que ça vous fait d'être de nouveau un homme libre ? M'a demandé Claude Doirier (pire qu'une sangsue, ce reporter) lorsqu'on m'a libéré.

- En effet, lui ai-je dit, qu'est-ce que ça vous fait à vous ?

Je ne suis pas retourné à la maison. Je ne veux plus y retourner. Je vais me louer une chambre et chercher un autre emploi. Mais comment y arriver avec cette satanée publicité mensongère que me fait Claude Doirier et que colporte *Montréal-Matin*, comme mouche à marde, sous les yeux fumiés du bon peuple ?

Ce qui m'inquiète le plus, c'est Festa. Depuis trois jours, personne ne répond lorsque j'appelle chez elle. On ne voit Festa nulle part. On ne sait pas ce qu'elle devient. Même le Cardinal avoue qu'il n'a pas eu de ses nouvelles depuis un moment. J'en aurai bientôt le cœur net : j'irai chez Festa.

**Réjean Ducharme** (1941)

***L'Avalée des avalés*** (1966)

C'est vendredi. Chamomor et Trois m'attendent dans la jeep pleine de neige. Je claque la porte sur le nez de dame Ruby, cours, oublie Constance Chlore, embarque ; et nous allons attendre Christian à la gare. Je reconnais à son échine courbée et à son regard fuyant que Christian n'a pas encore réussi à se confesser de ses péchés de luxure.

- Ça ne va pas encore, mon petit bonhomme ?

Une fois de plus, Chamomor interroge vainement Christian sur la nature de sa mauvaise mine.

- Montre un peu ta langue ! lui commande-t-elle cavalièrement. D'une façon piteuse, il extériorise un peu sa langue.

- Rien là ! décide Chamomor, examinant le bout de langue.

Elle lui écarquille les paupières d'un œil, puis les paupières de l'autre.

- Rien sur la langue, rien dans les yeux, rien au front ; c'est dur à dire.  
Je l'ai : c'est un chagrin d'amour. En aimerais-tu une autre que moi ?

Les oreilles de Christian s'empourprent. Faisant la femme fatale, Chamomor porte une jambe en avant, se met les mains sur les hanches, bombe la poitrine, secoue sa crinière.

- Qu'est-ce qu'elle a que je n'ai pas ? jette-t-elle du haut de ses beaux  
yeux bleus tristes.

Avec ceci et d'autres bouffonneries, elle finit par susciter en Christian la gaieté qu'elle veut de lui. Et, pendant que rassurée elle l'embrasse, Trois sème la terreur parmi les voyageurs qui arrivent et les voyageurs qui partent. Semer la terreur est le moins qu'on puisse dire, Trois-moi ! Plusieurs grimpent après les murs. Plusieurs cardiaques passeront Trois mois à l'hôpital. En un mot, c'est pire que la guerre de Trois. Nous descendons dans les caves. Nous nous taillons un passage dans les ténèbres de la crypte abandonnée. Nous allons nous asseoir l'un en face de l'autre dans la clinique des rats, également abandonnée. Comme tous les samedis depuis un mois et demi, nous procédons à la répétition générale de « La Confession des péchés que Christian a faits avec Mingrélie ».

- Mon père, je m'accuse d'avoir embrassé ma cousine sur la bouche cinq  
fois. Répète. Ferme les yeux et répète. Quand on a les yeux fermés, on est  
seul. Si tu te fermes les yeux au confessionnal, il n'y aura personne. Répète :  
Mon père, je m'accuse...

Docilement comme tout, Christian se serre les paupières et répète.

1. Mon père, je m'accuse d'avoir embrassé Mingré... ma cousine sur la bouche cinq fois.
2. Mon père, je m'accuse d'avoir vu ma cousine presque toute nue une fois.

- Mon père, je m'accuse d'avoir vu ma cousine... Je ne pourrai jamais !  
C'est inutile !

- Tu es seul au monde, Christian. Tu es le seul être humain du monde.  
De qui as-tu donc peur ? Mon père, je m'accuse d'avoir eu de mauvaises pensées au sujet de ma cousine treize fois. Vas-y, Christian. Ce n'est que moi. N'aie pas peur. Il n'y a personne.

— Mon père, je m'accuse d'avoir eu de mauvaises pensées au sujet de ma cousine treize fois. Tu as raison, Bérénice. Je suis seul. Je ne peux compter sur personne que moi. Si je ne me confesse pas de ces saletés, personne ne le fera à ma place, personne n'ira en enfer à ma place. Mon père, je m'accuse d'avoir reçu la communion en état de péché mortel sept fois... Il ne me donnera jamais l'absolution. Je ne pourrai jamais. C'est inutile.

1. Je suis sûre qu'il te donnera l'absolution. N'est-ce pas toi qui m'as dit que le Christ a racheté tous les péchés du monde en mourant sur la croix ?
2. Ça n'empêche pas qu'il y en a qui ne reçoivent pas l'absolution.

- Christian Einberg, tu m'as dit toi-même que Dieu ne refuse son pardon qu'à ceux qui n'ont pas de repentir. Ce n'est pas ton cas. Tu as tellement de repentir que tu en deviendras fou à la longue. Tu te compliques l'existence à plaisir.

- Tu ne sais pas tout. Je te cache des péchés encore plus écœurants que  
ceux que je t'ai dits.

* Dis-moi tout, Christian ! Si tu es encore si malheureux, c'est justement  
  parce que tu ne m'as pas tout dit. Vide ton cœur. Donne à petite sœur. Ton cœur sera si léger quand il sera vide. Tu en as trop lourd. Donne à ta petite  
  sœur. Donne. Emplis ses bras inutiles. Je m'assois par terre aux pieds de Christian. Je prends ses jambes dans mes bras, y presse ma tête. Tout à coup je sens mon cœur plein de cynisme. Tout à coup je le sens plein de fraternité, de tendresse, de miséricorde.

- Et puis, Mingrélie était si belle. À ta place, je serais fier de mon coup, je me vanterais. Je courrais à confesse. Et, au lieu de dire au prêtre : Mon père, je m'accuse... je lui dirais : Mon père, je me félicite... Tu te trouves ignoble. Si tu veux le savoir : je te trouve chanceux. Ce n'est pas donné à n'importe quel garçon de pouvoir embrasser sur la bouche une aussi belle fille que Mingrélie. Je suis si laide. Ça ne me fait rien. Je n'ai pas besoin d'être belle, je suis ta sœur... Shhhh !... Ecoute... Ecoute... J'entends des pas... Quelqu'un vient...

Christian entend les pas. Il rougit, devient nerveux, cherche à retirer ses jambes de sous ma tête. Je lui résiste : j'étreins ses jambes avec plus de force, y presse ma tête avec plus de force. Plus il se débat pour sortir de la situation, plus je me débats pour l'y maintenir. Ça dégénère en pugilat, en ridicule.